

que l'homme qui, jusqu'ici, à vos yeux, s'est appelé Colman Lebreton est le comte Colomban de Trédrez de Rosmeur, et que son ami Bertie Johnson se nomme Bertrand de Pengoaz de Rosmeur. Il est le cousin, je suis le frère de Paul de Rosmeur qu'une félonie judiciaire a tué.

Elle trembla de tous ses membres, fascinée par le regard de flamme qui s'épanchait des prunelles du jeune homme.

—Maintenant, reprit-il avec noblesse, vous savez tout. Je n'ai voulu rien vous cacher, mademoiselle. Etes-vous prête à me redire les chères paroles qui, tout à l'heure, m'ont fait tressaillir jusqu'aux fibres les plus intimes de mon être ?

Il était debout, devant elle, pâle lui aussi et frémissant, mais résolu, dominé par la farouche volonté de son œuvre.

Mais c'était une larme de rage. Elle se redressa frémissante, avec une colère qui eut vite séché l'humidité de ses paupières.

—Oui, — fit-elle, — je sais ce que c'est, je sais d'où ça vient. Ce sont ces affreux Myriès qui ont passé par là...

En entendant ce nom ainsi prononcé, Lebreton tressaillit. Dina vit ce tressaillement.

Elle s'avança vers le jeune homme et, avec une sorte d'exaltation farouche, elle demanda :

—M. Lebreton, voulez-vous de moi pour amie, je dirai plus : pour alliée ?

Elle lui tendait la main, une main belle et blanche, nerveuse et forte. Il lut la loyauté et la tendresse dans son regard.

—Vous ne pouvez soupçonner, mademoiselle, — répondit-il d'une voix grave, — tout ce que vos paroles m'apportent de... joie. Mais, si j'accepte avec joie l'amitié dont vous m'honorez, il me faut bien savoir ce que vous entendez par alliance.

Claudine courut aux portes du salon, regarda et tendit l'oreille pour s'assurer que personne ne pouvait entendre et, avant que Colman, stupéfait de cette attitude imprévue, pût rassembler ses idées, la jeune fille revint vers lui, pâle, mais résolue.

—Monsieur, — dit-elle avec un léger tremblement de la voix, — ne jugez point en mal ma conduite ni mes paroles. Je sais que beaucoup de gens ont de mauvais, ses pensées sur mon compte. Je m'en moque, ayant ma conscience pour moi. J'ai, peut-être, été fort mal élevée. Que voulez-vous ? Je n'accuse pas ceux qui m'ont élevée ainsi. Ils n'ont rien gâté en ma nature. Ils l'ont plutôt améliorée. Je n'ai peut-être qu'une seule qualité, mais celle-là, je l'ai bien. Je suis franche.

—Je vous crois, — dit respectueusement Colman, en prenant la main qu'elle lui tendait.

—Merci. C'est cette franchise qui me pousse à faire une démarche peut-être inconsidérée, à vous dire que je vous...

Il ne la laissa pas achever. Avec une incomparable noblesse, il l'interrompit :

—Non, fit-il, c'est à moi de parler le premier. Mademoiselle Claudine Ferreix, je vous aime de toute mon âme.

Les joues pâles de la jeune fille s'empourprèrent, mais elle n'eût pas de fausse honte, de timidité gauche, elle jeta un cri de joie profonde.

—Ah ! j'en étais sûre !

Colman porta la main qu'il tenait à ses lèvres, et le baiser qu'il y déposa trahit à la jeune fille tout cet amour contenu.

Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre, chancelants sous la première ivresse de cet aveu. Puis la première remise de son trouble, Dina parla comme au sortir d'un rêve.

—Oh ! si vous saviez comme j'attendais ce moment, mon ami ! Si vous saviez comme j'avais lu dans vos yeux parce que je lisais dans mon propre cœur ! Il n'était pas possible que, vous aimant comme je vous aime, je ne fusse pas aimée de vous.

Et, tenez, — vous me contredirez si je me trompe. A la faveur de cette affection, j'ai eu comme une divination véritable. J'ai cru comprendre qu'entre vous et moi il y avait un secret pénible. Vous m'êtes apparu comme l'exécuteur de je ne sais quelle œuvre redoutable dont j'aurais peut-être moi-même à souffrir.

—Quoi ! — s'écria Lebreton, — vous avez cru cela ? D'où vous sont donc venues de telles pensées ?

Il était bouleversé. Comment l'œil noir de cette jeune fille avait-il pu deviner tant de choses, scruter le mystère de sa vie.

Lebreton ne connaissait-il donc pas l'ardente perspicacité de l'amour ?

—Oui, — reprit Dina avec force, — j'ai compris cela. J'ai senti que vous luttiez contre votre propre sentiment. Je ne sais pas quel but s'est proposé votre effort, mais je sais qu'il y en a un et cela me suffit. Et c'est pour cela que j'ose vous dire : " Me voulez-vous pour alliée ? "

—Vous ? vous ? — répétait Colman, en proie à une indicible émotion.

Puis, plus calme, il répondit :

—Eh bien ! oui, mademoiselle. Vous avez deviné. Si je n'ai point parlé, c'est que je ne voulais point vous trahir mes sentiments avant qu'une certitude morale m'eût permis de croire à la réciprocité des vôtres. Oui, j'accrois accompli une œuvre terrible. Nous sommes deux à en poursuivre l'exécution. Une œuvre moins de vengeance que de justice, car nous avons un crime à punir, un nom à réhabiliter.

Claudine étendit de nouveau la main et la mit dans celle de Colomban.

—Nous nous sommes dit que nous nous aimions.

Plus que jamais j'ai foi en vous et je vous appartiens.

Et comme il s'éloignait, redevenant la femme, l'être de séduction et de grâce, elle demanda :

—Un mot, un seul. Je touche à un secret qui n'est pas le mien. M. de Pengoaz aime-t-il ma sœur Alix ?

—Il l'aime comme je vous aime, Dina.

—Alors, — fit-elle, souriante, — dites-lui qu'il vienne au plus tôt. Aliette l'aime, elle aussi. Mais elle est plus menacée que moi. Elle a deux amoureux qui la recherchent, et elle tient de mon père, qui est un homme faible.

Puis, concluant avec la vivacité captivante de son impétueuse nature, elle ajouta :

—Revenez vous même... bientôt. Je me charge d'amener mon père à vous vendre le terrain qu'il vous a refusé.

Elle ne s'engageait point à la légère. C'était une femme de tête autant que d'énergie.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés qu'une fort aimable lettre de M. de Ferreix invitait MM. Lebreton et Johnson à dîner au château. Dina n'avait dit que ce qu'il fallait dire : elle avait retenu pour elle les noms véritables des deux jeunes gens.

La lettre de M. de Ferreix insistait pour qu'ils " vissent de bonne heure, afin de reprendre l'entretien au sujet des terres qu'ils voulaient acquérir. Cette phrase avait été bien certainement dictée par Claudine.

Colomban tendit la lettre à son cousin, en lui disant :

—Et surtout, rends-la moi. J'y tiens. C'est la première marque qu'elle me donne de sa tendresse.

—Oui, par la plume de son père, — répondit Bertrand en riant. — Ah ! tu es un heureux sire, toi. Tes affaires sont plus avancées que les miennes. Comment m'y prendrais-je pour lui parler ?

—Bah ! — fit l'autre, riant aussi, — je t'ai préparé les voies, sans te prévenir, mon cher Bertrand. Ta belle Aliette sait que tu l'adores et je crois pouvoir t'affirmer que tu ne lui es pas indifférent.

La joie du doux colosse fut telle qu'il faillit étouffer son cousin dans son embrassement.

—Ouf ! — s'écria Lebreton, quand il en fut réchappé. — Garde ces marques d'estime pour l'assassin de Blanche et de Paul le jour où tu le tiendras entre tes mains d'hercule.

Bertrand de Pengoaz pencha tristement son front qui s'était assombri.

—Oui, — murmura-t-il d'une voix sourde, — la joie me faisait oublier que nous avons un devoir de justice à remplir.

—Et nous l'accomplirons sans faiblir, — dit gravement Colomban de Rosmeur.

## II

RIVAUX

Une surprise assez désagréable attendait les deux cousins au château des Ferreix.

Au moment où ils franchirent le seuil du salon, leur premier regard rencontra les yeux haineux des deux Myriès père et fils qui leur rendirent assez hautement le froid salut donné par les arrivants sur la présentation de la maîtresse de céans.

Un troisième personnage s'était également levé à l'entrée des invités de M. Ferreix, et, celui-là, c'était M. Félix Dargenté, " le beau Félix, " l'ex-trois fois ministre, l'ami de M. Myriès, qui comptait sur lui. Et celui-là avait franchement montré son hostilité dans son attitude et dans ses prunelles, car il savait qu'il avait là devant lui des ennemis redoutables.

Or, le regard qu'il venait de jeter à MM. Johnson et Lebreton, ainsi que les avait nommés le valet de pied en les annonçant, avait suffi à confirmer cette croyance. En même temps, il avait pu voir Aliette et Dina devenir toutes roses en tendant leurs mains aux visiteurs.

Des deux jeunes filles, une seule intéressait le vif sur le retour. Lui aussi s'était pris aux charmes des deux superbes créatures, mais, tout de suite, sa préférence était allée à l'aînée.

La beauté blonde d'Alix l'avait fasciné, contraire en cela aux prévisions et surtout aux espérances de M. de Myriès qui, avec un sans-gêne de blasé tout à fait dénué de scrupule, n'avait voulu le susciter que pour tenir Dina en échec.

M. Félix Dargenté était si bien pris qu'il était prêt à se laisser conduire par sa passion jusqu'aux chaînes du mariage. C'était juste l'inverse du service que M. de Myriès attendait de lui. En posant sa candidature à la main d'Aliette, le beau Félix devenait d'emblée le rival de Lucien de Myriès.

Explique qui pourra les turpitudes du cœur humain. Ce rival immédiat inspirait à Lucien moins d'aversion que Bertie Johnson. Il était même tout prêt à s'en faire l'allié contre cet " Anglais, " qu'il savait agréable au cœur comme aux yeux d'Aliette Ferreix.

Le dîner n'était point achevé que l'alliance était conclue.

Alliance sans paroles, à vrai dire, mais qui n'en était pas moins avilissante pour Lucien. Car, en haine de Johnson, il laissa l'ex-ministre dresser tout à son aise ses batteries et commencer ouvertement sa cour à l'aînée des demoiselles Ferreix. Peut-être espérait-il une occasion propice pour devenir, à la faveur du conflit de ses adversaires, le troisième larron qui s'emparerait du cœur et de la dot de la belle blonde ?

Et ce fut sans doute pour atteindre ce résultat qu'il aida par tous les moyens à la rencontre d'Aliette avec Dargenté, aux assiduités compromettantes, de celui-ci auprès de l'aînée des deux sœurs Ferreix. Lui-même essaya de coqueter avec Dina qui ne pouvait le sentir. Il en fut pour sa courte honte, Claudine n'ayant pas hésité à lui cingler la face d'un de ces mots nerveux qui lui étaient familiers :

—Tiens, monsieur Lucien, est-ce que vous auriez perdu la vue, ou bien dois-je croire que vous avez vendu à monsieur Dargenté le secret de conquérir les cœurs ?

Lucien se mordit violemment les lèvres, et le regard qu'il lança, sans y prendre garde, à Claudine eut le pouvoir d'amener sur la bouche de celle-ci un rire dont les notes d'argent vibrèrent aux oreilles du vaniteux garçon.

Elle profita de la circonstance pour se rapprocher de Colman qui, en ce moment même, s'entretenait avec son père. M. Ferreix était plein d'amabilité pour son hôte. C'était lui qui, maintenant, offrait à Lebreton les terrains qu'il avait refusé de lui vendre trois jours plus tôt.

Comme la soirée était d'une douceur exquise, Mme Ferreix fit une proposition qui entraîna l'adhésion des jeunes filles, Germaine de Pengoaz comprise